

**Mes idées sur la nature et les causes de l'air déphlogistiqué; d'après les effets qu'il produit sur les animaux, en prolongeant leur force et leur vie / [Signed F.D.B.G.D.L.G.F.D.F., i.e Fabre du Bosquet].**

**Contributors**

Fabre-Dubosquet.

**Publication/Creation**

Londres ; [Paris] : [publisher not identified], 1785.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/fc6f37t6>

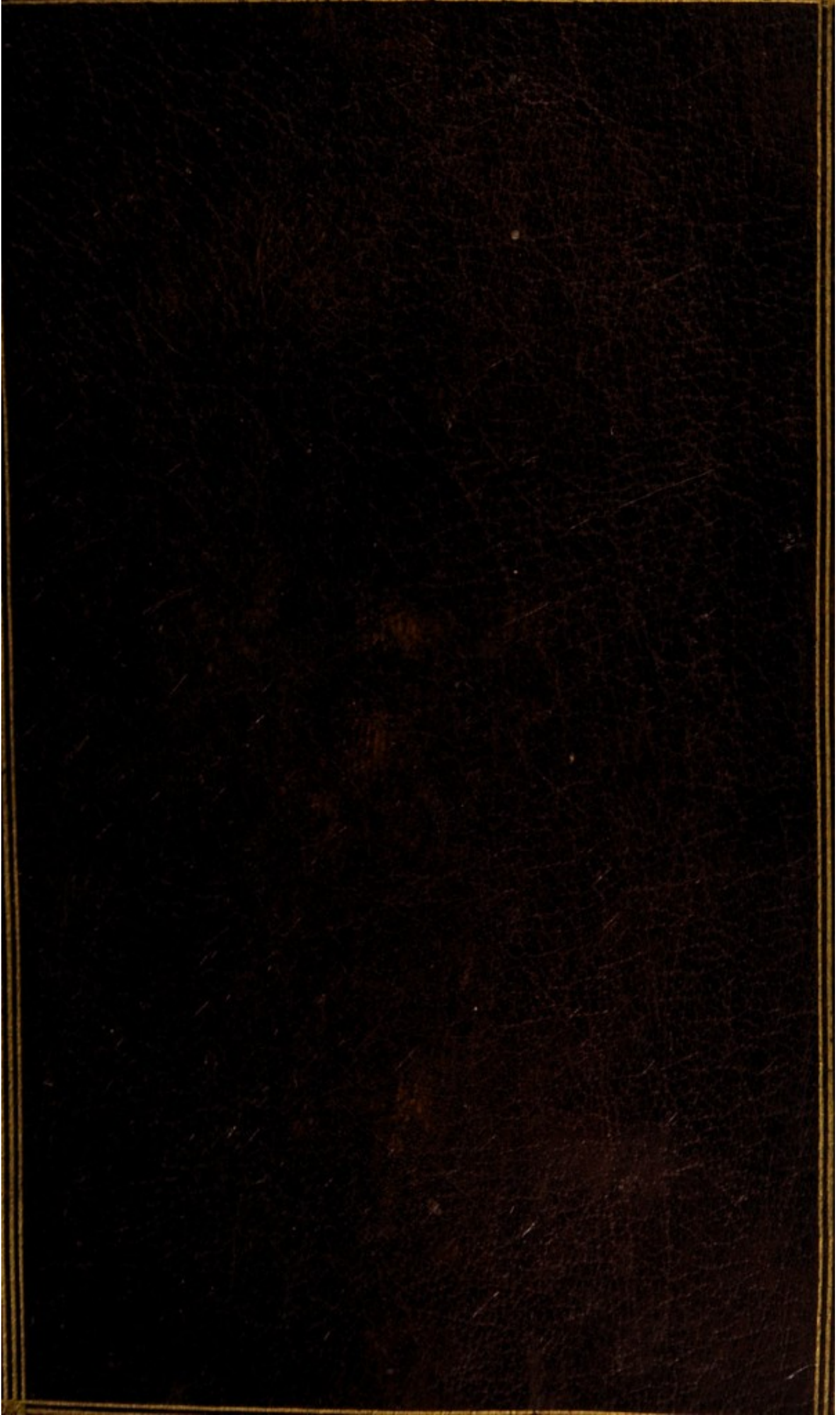
**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

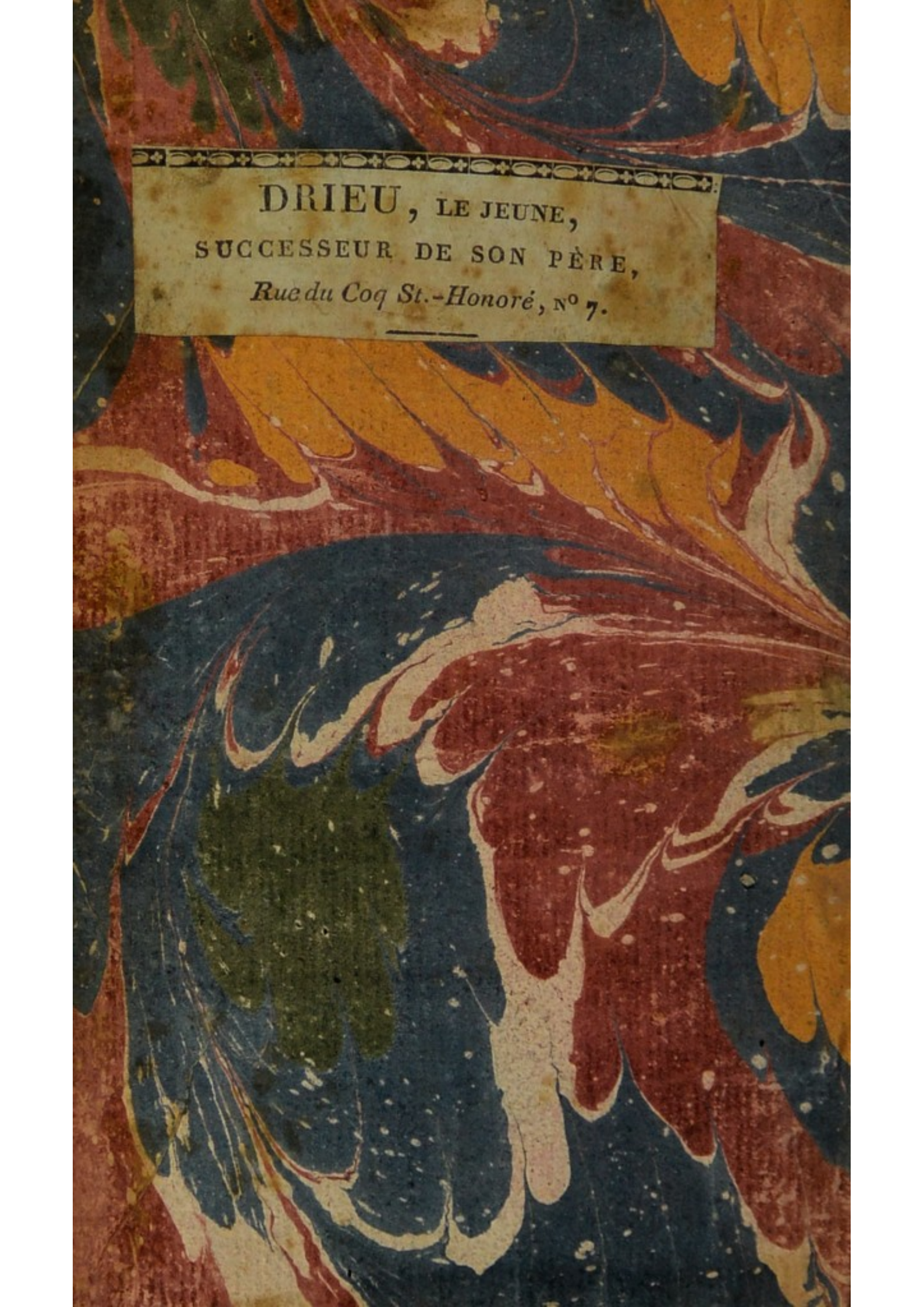
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>





The background of the image is a traditional marbled paper pattern. It features large, flowing, organic shapes in shades of deep blue, burnt orange, and a rich, earthy red. These colors are interspersed with veins and patches of off-white or cream. The overall effect is a complex, swirling, and somewhat abstract design. A decorative border runs horizontally across the upper portion of the image, just above the text. This border consists of a repeating pattern of small, stylized floral or geometric motifs in black and white.

DRIEU, LE JEUNE,  
SUCCESSEUR DE SON PÈRE,  
*Rue du Coq St.-Honoré, n<sup>o</sup> 7.*



La De Maistre de la Cour Etudiant en Philosophie  
Paris Denbattaille No. 21. et 23. a Chaillot. 2





Note de la page 56

Le fluide lumineux est le sujet primitif, et le conservateur de la Vie de tous les êtres Naturels l'air seul en est l'enveloppe, et le Vésicule lorsque l'on regarde dans le paze, il n'est en ces espèces à aucun Mixte; Mais lorsqu'il est individué à un être quelconque, par l'atouement ou feu central de ces mêmes êtres l'air de la paze, alors c'est d'être son Vésicule; parce qu'àussitot que le fluide Vivifique, est déterminé de phlogistique qu'on est en droit de le regarder, comme l'air du feu central ou des corps, s'en au paze, et lui sert d'enveloppe.

ce doit être la raison des guérisons Momentanées, opérées par l'atouement de certains individus chez lesquels sans doute, le phlogistique se dissipe plus facilement que chez le commun des hommes; Mais en supposant la



Vérité de ces prétendues guérisons, N'auroit  
on pas à craindre que si le corps du  
Magnétisant, étoit infecté de quelque  
Maladie, il ne la transplantât au  
Malade par cette imprudente commu-  
nication; car il ne faut pas croire  
que c'est la substance pure de la Vie que  
le magnétisant influe, celle peut être  
que les Vapeurs & la substance de la  
transpiration. Si la force, et la santé  
pouvoient se transplanter, et se  
propager avec la même facilité  
il se trouveroit peu de Magnétisants  
qui Vouloient sacrifier le sujet de  
leur Vie à la conservation de celui  
des autres.

Chez les personnes d'un tempérament  
bouillant, comme chez celles qui ont  
une poitrine faible, et délicate  
l'intromission d'un tel fluide ne deviendroit  
elle pas Meurtrière?

quant aux animaux à sang, et à estomac  
y de la suite à la fin du livre.



179/10/11  
N. VII. c

18

By Fabre Duborquet

FABRE DU BOSQUET



# MES IDÉES

SUR LA NATURE ET LES CAUSES

DE L'AIR DÉPHLOGISTIQUÉ ;

*D'après les effets qu'il produit sur les  
animaux, en prolongeant leur force  
& leur vie.*



A L O N D R E S.

---

1785.



MES IDÉES

LA NATURE ET LES CAUSES

DE L'AIR DÉPÔSÉ

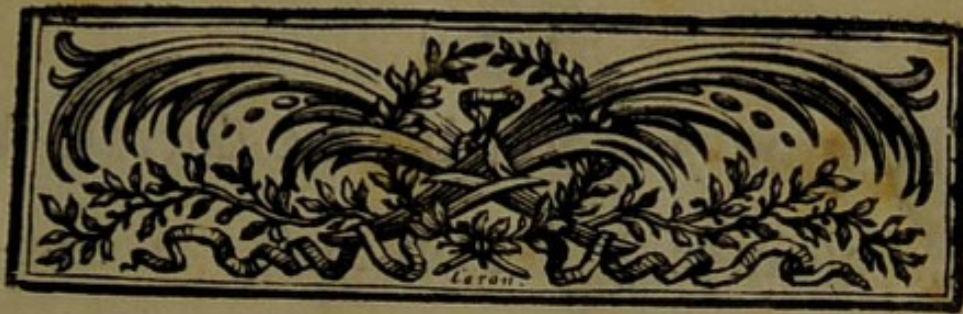
après les effets qu'il produit sur les  
animaux, en prolongeant leur force  
& leur vie.



A L O N D R E S

1782





# MES IDÉES

*SUR la nature & les causes de  
l'Air déphlogistiqué ; d'après les  
effets qu'il produit sur les ani-  
maux , en prolongeant leur force  
& leur vie.*

---

Quiconque possède la science de la Nature &  
de ses moyens , a en main une source cer-  
taine de vie & de santé. *Prov. ch. 16, v. 22.*

---

**L'**ANIMAL est suffisamment inf-  
truit de la manière dont il doit se  
servir des organes de ses sens ; mais



l'homme raisonnable ne devoit-il pas ajouter à cet instinct, la connoissance, ou au moins la recherche des moyens d'en jouir plus longtemps dans toute leur intégrité? Ne devoit-il pas mettre toute son application & son intelligence à distinguer les vertus, & à disposer des choses qui l'entourent?

La bonté Divine, en exposant aux yeux de sa raison les voies de la Nature, ne semble-t-elle pas avoir voulu lui désigner le sujet sur lequel ses réflexions & ses travaux doivent tomber, en lui en imposant l'usage absolu, pour le soutien de sa vie?



Ne paroît-il pas aussi simple que naturel , de penser , que si l'animal prend sa respiration plus de quinze mille fois dans vingt-quatre heures , & qu'il ne se repaiffe que deux fois , il doit plus à l'air qu'à ses aliments ( 1 ) ?

---

( 1 ) L'archée de l'animal , ou le feu de vie , qu'on peut aussi appeller les esprits vitaux , ne se nourrit que de l'esprit éthéré , qui lui est transmis par la respiration. C'est lui seul qui répare sa perte , & qui multiplie sa force ; lorsque l'archée s'alimente puissamment de ce feu igné , elle travaille avec succès les aliments grossiers destinés à substantier le corps ; dans les laboratoires , qui dans l'animal sont consacrés à ces usages , elle sépare le pur de l'impur ; de-là elle distribue les quintessences qui



Une conséquence aussi frappante, ne devrait-elle pas engager tout homme sensé, à chercher le moyen d'améliorer l'air qu'il respire; soit en lui ôtant ce qu'il peut contenir de nuisible; ou, soit en ajoutant à ses vertus vivifiques? Peut-il se proposer un but plus intéressant, & plus digne de la noblesse & de la supériorité de son essence, que celui d'éloigner l'époque de ses infirmités, & les mortifications

---

en résultent, dans les différentes parties du corps qui leur sont analogues, & où elles trouvent les ferments particuliers qui les déterminent.



humiliantes auxquelles la vieillesse l'expose ?

Si en respirant l'air de l'athmosphère, l'homme peut atteindre jusqu'à l'âge de quatre-vingt à cent ans ; en rendant cet air plus salubre & plus vivifiant , il prolongeroit , fans doute , la durée de ses jours , en raison de la quantité & de la pureté de la nourritureignée & céleste dont il alimenteroit son ame corporelle ; & par l'effet invariable de ces moyens ( qu'on va faire enforte de mettre en évidence dans cet opuscule ), il jouiroit beaucoup plus long-temps de tous les avan-



tages attachés à la force , aux graces ,  
& à la santé.

*Est in aere vitæ occultus cibus.* Cosmopolite.

L'agent principal dans la nature,  
est la chaleur, feu ou fluide lumi-  
neux (1) ; il est le seul digne de  
l'être, parce qu'il est de tous les  
agents, le plus actif & le plus pé-  
nétrant. Son inconcevable subti-  
lité le tient trop éloigné des corps  
palpables, pour qu'il lui soit possible

---

(1) Il faut distinguer la lumière de la clarté ;  
la première est la cause, la dernière est l'effet ;  
la première, donne le mouvement, la chaleur  
& la vie ; la clarté n'a d'autre qualité intrin-  
sèque, que celle de dissiper les ténèbres.



de s'y lier, & de s'y attacher radicalement; par la raison, que le plus pur & le plus volatil, & celui qui a le plus de ténuité, ne peut s'unir immédiatement à celui qui est le plus impur & le plus épais; mais comme sans cette union, rien dans ce bas monde ne peut avoir de vie, il a fallu disposer une substance, qui, se trouvant placée au milieu, fût aussi propre à recevoir les influences d'en haut, que les vapeurs d'en bas, pour les porter les unes & les autres jusqu'au centre des deux régions opposées, & y établir par son moyen une circulation



vivifiante. L'air fut chargé de remplir ce vœu , c'est donc de lui que les mixtes sublunaires reçoivent immédiatement le mouvement , la chaleur & la vie.

5. / Lorsque l'air a atteint notre atmosphère , il devient plus épais , plus aqueux , & souvent plus insalubre , à cause des exhalaisons les plus subtiles de notre globe , qui s'y mêlent ; il ne faut pas moins que le concours & la réunion de ces substances , pour rendre l'air propre aux facultés animales ; dans cet état , étant plus analogue à la matière , parce qu'il s'en trouve plus



rapproché , il l'a pénétre , la meut ,  
 & la dispose , dans son intérieur , de  
 la même manière que le ciseau du  
 Sculpteur façonne le marbre au-  
 dehors.

La terre animale (1) dont notre

---

(1) La terre animale peut être divisée en  
 deux parties , dont une est pure & l'autre im-  
 pure ; la première est la base de tous les mixtes  
 sublunaires , & produit tout par le mélange de  
 l'eau & du feu ; la deuxième est comme l'enve-  
 loppe de la première , & elle entre comme par-  
 tie intégrante dans la composition des individus ;  
 la pure , est animée d'un feu , qui étant émané  
 de l'esprit de vie universel , vivifie & conserve  
 tous les corps , autant de temps que le froid de  
 l'impure ne la domine point. L'action du feu  
 vital contenu dans l'Air déphlogistiqué , éloigne-  
 roit dans l'individu , le froid de la terre impure ,  
 & sa coagulation.



corps est formé, diffère en tout des autres terres; elle ne contient presque point d'air, & n'a presque point d'aptitude pour retenir, & pour conserver celui qui lui est transmis par la respiration. Ne seroit-ce pas à cette cause qu'on devoit rapporter le mécanisme corporel de l'animal, qui se trouve disposé de manière à accélérer sa respiration, lorsqu'une course forcée ou un travail violent, en dilatant tous ses pores, lui ont fait dépenser une plus grande quantité de cette chaleur vitale? On seroit tenté de croire que la Nature, aussi parfaite dans l'organisation de



l'animal, que prévoyante pour ses besoins, ne lui a imposé l'absolue nécessité d'une respiration vive & précipitée, que pour les forcer dans ces moments-là, à réparer ce qu'il a perdu. Par une subséquence de cette idée, ne pourroit-on pas attribuer aussi la fréquence de la respiration qu'on éprouve après les repas, au besoin qu'a l'animal, d'augmenter & de fortifier le plus possible, le feu de son estomac, pour aider à la digestion des aliments dont il est rempli.

L'expérience prouve combien peu d'air contient la terre animale; de



toutes les terres, la terre calcaire étant la plus vitrifiable, est celle qui contient le moins d'air; & cependant elle en contient plus que la terre animale; exposées toutes les deux à un feu de verrerie, la terre animale est celle qui perd le moins, encore s'en est-il exhalé du phlegme, de l'alkali volatil & de l'huile.

On voit par cette décomposition, que la terre animale ne contenant presque point d'air, doit par cette raison contenir très-peu de feu primitif; indépendamment du peu de propriété qu'a la terre animale, de s'en imprégner & de le conserver,



le feu du microcosme est si volatil & si agissant, qu'il est d'une dissipation incroyable (1); si la Nature, en imposant à l'animal l'absolue nécessité de s'en alimenter, ne lui en eût facilité les moyens par la respiration, le moment d'après sa naissance seroit celui de sa mort.

Ne pourroit-on pas avec quelque ressemblance, comparer la terre animale, à la colle fabriquée de ses

---

(1) L'animal ne peut réparer cette perte, par ce qui est impur & corruptible comme lui-même; il faut avoir recours à une substance, où cette chaleur vivifique soit concentrée abondamment. L'Air déphlogistiqué peut remplir nos vues sur ce point.



parties cartilagineuses. Le froid la conglutine & la durcit, en la séchant; la chaleur, au contraire, la dilate, la ramollit & la rend flexible; de même la terre animale se coagulerait, & se sécherait bien moins promptement, si elle étoit sans cesse pénétrée par la chaleur naturelle, que l'Air déphlogistiqué contient en abondance. Ne pourroit-on pas dire de la terre animale, qu'elle deviendroit presque incoagulable, comme une lampe devient presque inextinguible; lorsqu'à proportion que l'huile se consume, l'on en met de nouvelle.



Lorsque la terre animale ne reçoit qu'en partie la portion d'esprit igné, nécessaire à la subsistance de ses esprits vitaux & à son énergie ; elle s'accumule, ses ressorts se roidissent, la peau se sèche & se corrompt ; l'animal périt enfin, par le défaut de la communication de l'esprit vital de l'air, à celui qui est individué en lui ; mais lorsque la chaleur de la Nature pénètre constamment, & en force suffisante, l'individu terrestre dans toutes ses parties, elle empêche la coagulation, & les dépôts de la terre animale.

Ne seroit-ce pas d'un moyen qui



eût pu produire cet effet , dont se feroient servis Jenkins & Thomas Parc , pour suspendre en eux cette coagulation, & pour prolonger leur vie; l'un , jusqu'à l'âge de cent soixante-neuf ans; & l'autre , jusqu'à celui de cent cinquante-deux ?

On pourroit, ce me semble, comparer l'effet de la coagulation de la terre animale dans l'individu, à ce qui arrive dans un conduit, où l'eau dépose insensiblement le limon qu'elle entraîne, qui par la suite du temps, s'augmente & s'épaissit, au point, qu'à peine laisse-t-il assez d'espace pour qu'un filet d'eau puisse



y trouver un passage ; enforte que ce conduit, qui dans sa *jeunesse* rendoit un pouce d'eau cube, n'en rend plus qu'une ligne, & finit par s'obstruer & s'engorger tout-à-fait ; mais si lorsque l'eau y trouvoit encore un foible passage, on eût voulu rendre à ce conduit toute la capacité de son diamètre, on auroit dû y faire passer un torrent, qui par sa rapidité l'auroit desobstrué, en entraînant peu-à-peu le dépôt que la vase y auroit formé ; de même dans l'animal, si lorsque la terrification de ses substances empêche que l'air ne pénètre dans toutes ses par-



ties, & ne se communique aux esprits vitaux, l'animal aspireroit fréquemment d'Air déphlogistiqué, le feu dont il est abondamment pourvu, s'insinueroit avec force dans ses moindres ramifications; il diviseroit les fluides épaissis, & la masse terreuse de ces dépôts morbifiques; & en les expulsant par les sécrétions & par les transpirations, il rendroit à l'individu toute l'énergie, & toutes les facultés de vigueur & de ressort, dont ces amas impurs l'avoient privé.

La chaleur (1) dont on vient de

---

(1) La chaleur, quoique l'effet du mouvement, est cependant comme identifiée avec lui.



parler, & qu'enveloppe le fluide de l'air que nous respirons, doit être ce feu, qui, s'individuant à celui qui anime tous les êtres naturels, l'entretient dans sa force & dans sa quantité; c'est par elle, sans doute, que tout végète, que tout germe, & que tout éclos; on pourroit dire qu'elle est proprement l'élément du feu, en qui réside le mouvement &

---

La lumière étant le principe du feu, l'est du mouvement & de la chaleur. Celle-ci n'étant qu'un moindre degré de feu, ou le mouvement produit par un feu plus modéré, ou plus éloigné du corps affecté. C'est à ce mouvement central que l'eau doit sa fluidité. Sans cette cause, elle se coaguleroit, elle deviendrait glace.



la vie des autres éléments; mais lorsqu'il est réduit à moindre mesure, il ne peut vaincre alors la résistance de ces contraires; quand il est parvenu à ce point de détresse, le microcosme (1) doit inévitablement tomber dans l'inertie, dont la mort est le résultat.

Il y a bien de l'apparence, & on feroit tenté de croire, que lorsque le feu vital, dont nous apportons le

---

(1) Le Microcosme est l'homme, ou l'abrégé du Macrocosme, qui est l'Univers; c'est pourquoi l'homme n'a été créé par la Toute-puissance, que le septième & dernier jour; parce qu'elle ne pouvoit faire l'abrégé ou l'extrait d'un tout, qu'après avoir porté ce tout à sa perfection.



germe en naissant, n'a pas la force de rendre homogène celui qui est contenu dans l'air, celui-ci attire le nôtre; & la fin de cette attraction meurtrière, est toujours le terme de notre existence, parce qu'elle est le terme de la désunion des principes qui constituent la vie animale; ce qui semble confirmer cette opinion, c'est ce qu'éprouve un homme mourant; ceux qui l'entourent s'apperçoivent des efforts qu'il semble faire, non-seulement pour attirer par la respiration, le feu de vie contenu dans l'air qui l'environne; mais même, pour re-



tenir le peu de ce feu qui l'anime encore.

La chaleur qui existe dans le corps de l'animal vivant, n'est pas l'effet du frottement qu'éprouvent les fluides en parcourant leurs canaux; c'est au contraire, cette chaleur, ce feu, qui nécessite le mouvement des fluides; parce que, comme il a déjà été observé, il est la cause efficiente de tout mouvement; sans ce principe actif & puissant, les fluides stagnans dans leurs canaux, tendroient à la décomposition & à la corruption; c'est ce qui arrive dans tout le composé de l'animal, &



sur-tout dans son estomac ; lorsqu'il a passé l'âge de maturité , les sucs digestifs ayant moins de mouvement , parce qu'ils contiennent moins de feu , s'épaississent , & rendent les digestions difficiles , lentes , paresseuses , & les indigestions plus dangereuses & plus fréquentes (1).

---

(1) Ne seroit-ce pas à la viscosité des fluides , qu'on doit attribuer les obstructions , les rapports , & les vents de l'estomac ( si contraires à la digestion ) , qui à l'âge de quarante à cinquante ans , se manifestent de manière à faire sentir à l'individu qu'il est sur son retour , & que le penchant de la roue l'entraîne vers sa fin.

Les fluides épais & coagulés , doivent former les obstructions ; lorsqu'ils ne sont que visqueux & gluants , ils doivent se remplir de l'air



L'aspiration de l'Air déphlogistiqué paroît être un moyen d'autant plus propre à nous procurer l'abondance & la pureté du feu de nature, dont la terre animale & la liquidité de nos fluides ont besoin pour ne pas tomber dans l'inertie, que son efficacité est constatée par une expérience positive, générale & univoque.

Un animal y vit jusqu'à cinq fois plus long-temps que dans l'air commun.

---

que nous respirons, ( sur-tout en mangeant ), de la même manière que les globes de savon dont les enfants se font un jeu & un amusement. De-là, les vents.



La flamme d'une chandelle y acquiert plus de force & plus de vivacité.

L'air inflammable , qui , mêlé avec l'air commun, fait explosion lorsqu'on y met le feu , détonne avec une force incomparablement plus grande, lorsqu'il est mêlé avec l'air déphlogistiqué.

Ces effets ne pourroient avoir lieu , si l'air déphlogistiqué ne contenoit une infiniment plus grande quantité de feu naturel , que l'air de l'athmosphère ; ce qui nous démontre , sans contradiction , son extrême supériorité sur l'air commun.



+ Le nitre est la matière la plus généralement connue pour contenir le plus de feu primitif ; ne seroit-on pas en droit de supposer que lorsqu'il est fondu, l'air atmosphérique que l'on introduit dans le vase qui le contient par un tuyau, & qui en sort par un autre en traversant l'intérieur de la masse de nitre fondu, y dépose toutes ses parties grasses & hétérogènes, & entraîne celles du fluide lumineux répandu dans le nitre qu'il abandonne, pour s'unir intimement à l'air dont la nature l'avoit enveloppé dans son origine pour lui servir de véhicule, & pour nous le transmettre ?



La vérité de cette expérience, nous explique la cause de la supériorité des qualités de l'air déphlogistiqué sur l'air commun ; celui-ci, avant de passer dans le nitre fondu, ne contient que dix-huit fois plus de chaleur que l'eau ; lorsqu'il est ce qu'on appelle déphlogistiqué, c'est-à-dire, lorsqu'il a passé dans le nitre, & qu'il y a déposé ses parties grasses & sulphureuses (1), il con-

---

(1) On ne doit pas confondre le feu élémentaire, avec le feu des cuisines ; le premier ne devient un feu brûlant, que lorsqu'il est combiné avec des substances combustibles ; il ne donne par lui-même, ni fumée, ni flamme, ni lumière ; ainsi, le *phlogistique*, ou substance



tient quatre-vingt-sept fois plus de chaleur que l'eau ; le feu de cet air là est donc exhubéré, soixante-neuf fois plus que celui de l'air de l'atmosphère ; mais comme l'air n'a pu enlever le feu naturel contenu dans le nitre, sans enlever aussi son humide radical ; il en résulte, que l'air déphlogistiqué contient soixante - neuf fois plus de vertu vivifique, que l'air commun.

---

huileuse, sulphureuse & résineuse, n'est pas le principe du feu, mais il est la matière propre à le nourrir & à le manifester : c'est cette substance *phlogistique*, que l'air dépose dans le nitre fondu ; ces substances sont réduites en acte, lorsque dans le corps de l'animal, il s'y trouve des matières qui leur sont analogues. C'est peut-être la cause des mouvements fébriles... &c...



Sur la probabilité de cette digression , on peut conclure , ce me semble , que l'animal qui respire dans l'Air déphlogistiqué augmente le sujet de sa vie , ou s'il est permis de s'exprimer ainsi , il augmente le volume de sa santé de soixante-neuf parties en sus de celles que l'Air de l'athmosphère auroit pu lui fournir , en même temps qu'il la débarrasse des hétérogénéités sulfureuses que l'air a laissé dans le nitre.

L'aspiration de l'Air déphlogistiqué , produit à la fois deux effets également salutaires ; le premier , est celui d'augmenter le sujet de la



vie ; le second, est celui de débar-  
 rasser les poumons de l'animal, de  
 la surabondance de phlogistique,  
 qui en lui est une cause de mort.

62.

/ L'extrême affinité qui est entre  
 l'air & tout phlogistique, fait que  
 le premier, quand il est privé de son  
 phlogistique naturel, comme il l'est  
 en très-grande partie par l'opération  
 de la déphlogistication, se charge  
 du phlogistique animal avec la plus  
 grande avidité, & l'entraîne avec  
 lui, lorsque le viscère de la respira-  
 tion reflue l'air qu'il a inspiré./

Oseroit-on hasarder de dire que  
 l'Air est composé, ou qu'il contient



trois substances dont les qualités sont distinctes.

La première est le fluide lumineux, qui peut en être considéré comme l'ame.

La seconde est l'humide radical, ou mercure primitif qu'on peut en regarder comme l'esprit . . . (1).

La troisieme est l'Air élémentaire, qui n'est proprement que l'écorce

---

(1) L'union de ces deux substances primitives, lorsqu'elles sont en parfait équilibre, communique à tous les corps cette chaleur vivifique, qui en excitant & en développant le feu central qui leur est inné, & en s'y unissant; conserve, & même augmente, le principe de la génération & de la vie.



des deux premières d'avec lesquelles il est possible de le séparer comme il arrive qu'on le fait en partie dans l'opération de la déphlogistication de l'Air ; de là vient sa salubrité, par la raison que la séparation des hétérogènes , fait la réunion des homogènes.

Il n'en est pas de même des deux premières substances , elles sont si intimement liées que leur séparation , est au-dessus des forces humaines. Il seroit même malheureux que le feu de l'Air pût être séparé de son humide primitif, car il seroit à craindre que livré à la fureur , &



à la rapidité inimaginable de son mouvement, il ne bouleversât, & ne détruisît toute la nature ; au lieu qu'étant sans cesse tempéré, par les embrassements de son humidité naturelle, dont il est inféparable, il ne conserve que l'action dont il a besoin pour être vivifiant.

Les seuls accidents auxquels ces deux substances sont quelquefois exposées, c'est la supériorité, ou la prédomination de l'une sur l'autre ; cette disproportion de mesure, & d'équilibre, lorsqu'elle arrive, peut faire des ravages, & causer des bouleversements affreux dans le



macrocosme , comme dans le microcosme.

On ne peut pas douter que lorsque la substance du feu, ou sulphureuse, a la supériorité dans l'Air ou dans les animaux, sur la substance humide ou mercurielle, elle ne donne lieu dans l'un, comme dans l'autre, à des accidents, & à des maladies particulières qui doivent être, toujours, l'effet invariable de la prédomination du feu sur l'humide.

Lorsque la substance mercurielle, ou humidité radicale, surmonte la substance du feu, la nature éprouve également des accidents, & des



maladies ; mais elles doivent avoir d'autres symptômes, & produire des effets, presque contraires. Les traitements doivent donc en être différents, en raison de la différence des causes.

Ne seroit-ce pas à l'altération de l'équilibre de ces deux substances dans l'Air (1), que l'on devroit attribuer les maladies épidémiques,

---

(1) L'Air sert de milieu entre la région supérieure & la région inférieure ; il est le canal par où se communiquent les esprits vivifiques de l'une, pour animer & vivifier l'autre ; il n'est sujet qu'aux changements qu'excitent en lui les influences de la première, ou les vapeurs de la seconde. /

C 2

*Les influences sont toujours pures les Vapeurs toujours chargées de phlogistique sont très souvent mal saines.*



& passageres , comme *la Grippe* , *la Suéte* , &c. qui trop fréquemment désolent , & portent la mort dans tous les pays , où l'Air se trouve vicié , par la disproportion d'une de ces deux substances ?

Ne pourroit - on pas regarder , comme un ferment , ou un levain étranger l'effet que produit , sur l'Air de l'athmosphère , une pièce d'étoffe , ou un individu venant d'un pays pestiféré ? Un peu de levain suffit pour faire lever , & fermenter une grande quantité de pâte ; pourquoi ne se pourroit-il pas qu'un peu d'Air péstilentiel , en raison de sa



prodigieuse intensité, ne déterminât au même vice, un immense volume d'Air atmosphérique ?

Si ces maladies vers la fin de leur règne deviennent moins aiguës, & moins dangereuses, il paroîtroit, qu'on devroit attribuer cet amendement progressif, à la balance, & à l'accord dans lequel ces deux substances sont forcées de rentrer, peu-à-peu pour suivre le cours ordinaire que leur a prescrit la nature.

S'il arrive qu'un animal, échappe aux ravages de ces fléaux destructifs, il semble qu'on en devroit conclure par rapport à son individu particu-



lier, que la substance qui, dans l'Air, se trouvoit dominée par l'autre, dans son corps, au contraire, se trouvoit être la plus forte; ce ne peut être que l'effet de cette heureuse compensation, qui ait pu le préserver des accidents qu'ont éprouvé ses semblables.

MM. Fontana, Ingenhouz, Mégnié, Schintz, Stegman, ont inventé différents eudiomètres, pour mesurer, & connoître la salubrité de l'Air, ne feroit-il pas possible d'en porter l'extension jusqu'à leur faire indiquer la substance primitive prédominante, soit dans l'Air soit dans



l'animal (1) ? Si cette précieuse découverte étoit faite , les remedes curatifs, ce me semble, seroient bien plus aisés à trouver.

Il est des Savants Médecins , & il en est en grand nombre qui , dans les remedes qu'ils administrent , observent rigoureusement le choix de ceux qui peuvent modérer les

---

(1) L'aréomètre de Stegman , sembleroit être celui qui s'approcheroit le plus de cette perfection. L'aréomètre ou l'eudiomètre placé à l'Air libre , pourroit indiquer la substance qui prédomineroit dans l'Air ; le même instrument tenu dans la main du malade , pourroit indiquer la substance , qui dans son corps seroit la dominante.



effets mortifères, de la supériorité de l'une de nos substances primitives sur l'autre, ce ne peut être qu'à la sagacité de ce choix, que les animaux doivent la guérison des maladies qui les affligent; ne pourroit-on pas encore dire qu'il seroit important d'ajouter à la science de la Médecine, la connoissance de la température des éléments intérieurs dans l'Air comme dans l'animal; & que si MM. les Médecins, en général s'appliquoient plus essentiellement, à connoître les diverses especes de maladies qui nécessairement doivent découler de la supé-



riorité de l'une ou de l'autre de ces substances , & des remèdes propres à les faire rentrer dans leur affiette naturelle , la science de la Médecine , alors , ne seroit plus conjecturale , elle deviendroit positive , & les Médecins deviendroient les apôtres & les bienfaiteurs de l'humanité ? Mais de quels titres devroient-ils être honorés , si au lieu de parer aux accidents que les années rendent inévitables , par des remèdes palliatifs , ou irritans , aussi sujets à se corrompre que l'animal même , & qui ne peuvent porter que sur les moyens de débarrasser l'esprit



de vie, par l'évacuation des matieres impures qui interceptent son action, ils pouvoient , au contraire administrer à leurs malades, un restaurant vivifique qui en augmentant le volume de cet esprit de vie, lui donnât la force de se débarrasser lui même ?

Il existe une troisieme substance primitive, qui est le sel ou le nitre de l'Air ; mais celui-ci étant le résultat de l'action du soufre sur le mercure, ou du feu de l'Air sur son humide, il paroîtroit qu'il ne peut, ni ne doit avoir d'autre vice ni d'autre vertu que ceux qu'il



reçoit de la discordance , ou de l'accord des deux premières substances dont il n'est en quelque sorte qu'une modification : mais il possède un avantage inestimable en ce qu'étant le principe de toute coagulation , il rend manifeste , & palpable , pour ainsi-dire , les deux premières substances que nos sens ne peuvent voir ni toucher , & dont on ne connoît la présence que par l'effet qu'elles produisent.

Il est peut-être à propos de placer ici une observation importante au sujet. Dans les lieux où règne une maladie contagieuse , l'Air de l'ath-



mosphère ne contient que très-peu , ou même point de sel , l'absence du nitre de l'Air en pareil cas , pourroit donner lieu à des recherches utiles , & à des découvertes heureuses , pour les succès des traitements épizootiques.

Si en hiver , & dans les régions hyperborées , l'air y est moins susceptible des développements des levains contagieux que dans les pays plus tempérés , ou plus chauds , ce ne doit être que parce que le froid étant de nature alkaline , & le nitre de l'Air s'y trouvant toujours en force ; l'Air y est bien moins propre



à recevoir, & à étendre les principes de putridité, qu'il ne l'est à les concentrer.

Ne pourroit-on pas tirer de cette observation une conséquence qui paroît assez fondée, c'est que la résolution du sel astral sembleroit plus malfaisante pour les brutes que pour les hommes, & que la dépravation du soufre & du mercure de l'Air seroit plus contraire aux hommes qu'aux brutes?

Ne pourroit-on pas encore attribuer la raison de la diversité de ces effets, à ce que les hommes doivent être plus susceptibles des émanations



spiritueuses volatiles, en raison de la délicatesse, & de la sublimité de leur organisation? Les brutes, au contraire, étant d'une composition plus terrestre, & d'une complexion plus compacte, paroissent ne devoir être sensibles qu'aux émanations d'une substance plus corporelle, & plus grossière.

Dans le nitre le feu naturel & son humidité n'ont souffert aucune altération, de-là vient que l'Air qui passe au travers, lorsqu'il est fondu, se charge, & entraîne avec lui les substances primitives, sans déranger leur équilibre ni leur parfaite mix-



tion ; de-là vient encore la falubrité de l'Air déphlogiftiqué ; parce qu'indépendamment de ce qu'il ne contient plus de parties grasses & malfaines, il se trouve encore furchargé de feu de vie, & d'humide radical.

Ne pourroit-on pas dire que l'action de l'Air qui passe dans le nitre fondu, est d'en enlever la substance virtuelle, ou le noyau, de s'en faturer, pour en inonder les lieux où se fait l'opération, & lorsqu'il est déphlogiftiqué, son effet sur les animaux qui l'aspirent doit être de fortifier puissamment leur chaleur naturelle, en l'excitant doucement sans irritation, d'en tempérer les



qualités de maniere qu'une ne prédomine point sur l'autre, & d'établir la plus parfaite égalité, & la plus exacte proportion dans les éléments qui concourent à les faire jouir d'une santé ferme & robuste.

Lorsqu'à force de faire passer l'Air dans le nitre fondu, celui-ci se trouve totalement dépouillé du feu éthéré qu'il contenoit, le résidu n'est plus qu'une terre damnée, privée de toute vertu multiplicative, parce qu'il a perdu ses éléments constitutifs, l'air & l'eau (1).

---

(1) Il seroit possible de déphlogistiquer l'Air d'une chambre, & même d'un vaste appartem-



Le feu élémentaire que le nitre contient en puissance , n'est pas celui que l'Air entraîne avec lui , dans l'opération de la déphlogistation ; parce que ce feu , mis en acte , est un feu destructif , un feu dévorant (1).

---

ment , dans lequel il seroit bon de placer un eudiomètre , pour s'assurer du degré de salubrité de l'air déphlogistiqué.

(1) On distingue trois sortes de feu dans la Nature , le céleste , le feu central , & le feu élémentaire. Le premier est simple , sensible , vital , actif. Dans l'animal il passe à la nature du feu central ; & comme lui , il devient interne , humide , tempéré , unissant & homogéant. Le troisieme , lorsqu'il est excité , est destructif , d'une voracité incroyable , il blesse les sens , il brûle ; il est dans l'animal ce que l'on appelle



Le feu dont l'Air prive le nitre en fusion, au contraire est un feu nutritif, vivifiant, balsamique, un feu naturel qui est le principe igné du feu élémentaire; comme il l'est de toute chaleur vivifique. Ce feu est souvent pris pour l'ame de la nature, au lieu que le feu matériel contenu dans le nitre, en est le tyran & le destructeur.

---

Substance *phlogistique*, & que les Médecins appellent chaleur *fébrile*; il consume ou divise l'humeur radicale de notre vie.

Une bougie allumée nous représente assez sensiblement la différence de ces trois feux. La lumière dans son expansion, représente le feu céleste; la flamme, le feu comburant ou élémentaire; & la mèche, le feu central ou l'archée.



Ne sembleroit-il pas raisonnable, d'inférer de cette expérience, qu'il existe dans la nature deux fluides universels, aussi distincts dans leurs principes, qu'ils diffèrent dans leurs effets. L'un simple, igné, lumineux, est le principe de toute vie active; l'autre composé, élémentaire, tient du premier toute son énergie; mais trop souvent semblable aux hommes ingrats, il étouffe dans son sein, par l'abondance de sa matière, & par les désordres où il se plaît lorsqu'il se livre à son penchant, celui dont il reçoit toute son efficacité.

L'un est un feu primitif, humide,



vital , qui par le caractère que lui a imprimé l'Être Suprême , ne peut tendre & opérer que la perfection & la conservation de tous les mixtes sublunaires ; l'autre ne doit & ne peut être qu'un phlogistique universel , qui étant destiné pour être la pâture du premier , ne doit se trouver dans l'air , comme dans tous les corps où il réside indispensablement , que pour y remplir son vœu , & non pour subjuguier son maître.

Les vertus du premier , portent dans tous les corps organiques où elles pénètrent , le mouvement , la



chaleur & la vie; il est l'ame de toute génération. Le second, au contraire, les rend quelquefois sans effet, par les accidents particuliers auxquels donne lieu sa nature indocile & comburante; on pourroit comparer les opérations de ces deux fluides, à celles d'un sage Ministre, dont les intentions droites & bien-faisantes seroient souvent infructueuses, si elles n'étoient secondées par le zèle & par la fidélité de ses coopérateurs.

Avec le secours du fluide igné, il est possible d'augmenter la mesure du sujet de la vie, & de lui



donner la force de se débarrasser des substances contraires qui enchaînent son principe. Avec l'aide du fluide élémentaire, on ne peut que remédier momentanément à des infirmités locales & particulières, auxquelles sont souvent exposés les animaux à sang & à estomac froids; on suppose que dans ces-cas là, l'irritation, & même l'augmentation du phlogistique animal jusqu'à un certain point, cependant, peut faire marcher les uns, & faciliter la digestion des autres; parce que la circulation du sang, celle des fluides, comme les facultés digestives, ont



également besoin d'une certaine mesure de phlogistique pour exciter leur action & leur mouvement ; enforte que si un phlogistique factice ( quel que soit le moyen de l'obtenir ) pouvoit naturellement s'affimiler à celui des animaux de cette température , & leur être administré avec circonspection ; on croit pouvoir penser , que l'introduction de ce fluide pourroit pallier & rendre moins sensibles , les accidents provenus de la disette du phlogistique animal (1).

---

(1) Le fluide magnétique , celui qu'on dit obtenir par le baquet de M. Mesmer , celui que développe & réduit en acte la machine



D'habiles Physiciens ont comme apperçu dans ces derniers temps, deux substances distinctes dans l'air; l'une est un principe vital, & l'autre un phlogistique naturel; ils se feroient plus assurés de la vérité de ce systême, s'ils en avoient plus approfondi les causes, & qu'ils n'eussent pas confondu les effets de ces deux fluides; « ils ont prétendu que » l'air athmosphérique une fois res-

---

électrique, ne seroient-ils pas des effluviens de ce fluide universel & élémentaire? Tout induit à se le persuader; d'autant plus que le fluide primitif, igné, ne peut produire, ni étincelles palpables, ni causer des crises. Ces effets ne peuvent être que ceux d'un fluide secondaire. /

*/ V. la note au commencement  
du livre.*



„ piré, n'étoit plus capable d'entre-  
 „ tenir la vie, parce que le sang &  
 „ les poumons lui avoient enlevé  
 „ son phlogistique naturel; & ce-  
 „ pendant, que l'air chargé de phlo-  
 „ gistique, ne différoit de l'air dé-  
 „ phlogistiqué, qu'en ce que ce der-  
 „ nier en contenoit encore plus „.

La contradiction apparente de ce  
 systême, ne vient que de ce qu'ils  
 n'ont pas distingué l'effet des deux  
 fluides. L'air chassé par les poumons  
 de l'animal, doit contenir plus de  
 phlogistique qu'avant d'être inspiré,  
 parce qu'alors il est chargé du phlo-  
 gistique des poumons / qu'il entraîne / 30-0



avec lui ; mais il contient infiniment moins de feu vital. L'air déphlogistiqué, au contraire, contient très-peu de phlogistique & beaucoup de feu vital ; parce que les parties du phlogistique de l'air, qui en ont été séparées par l'opération de la déphlogistication, sont remplacées par le feu vital, qui se trouvant moins discontinué dans ses parties, se referme & se rapproche, de manière que le même volume d'air en contient soixante-neuf fois plus qu'avant la déphlogistication. Cette dissertation paroît démontrer que ces Physiciens ont pris le fluide igné dont



s'alimente le sujet de la vie, pour le phlogistique de l'air; & le phlogistique, pour le fluide igné dont l'air est rempli après sa déphlogistication.

D'autres Physiciens ont prétendu, d'après leurs expériences, que l'air ni l'eau ne contenoit de principe vital. On peut répondre à ceux-ci, que le principe vital & génératif, ou fluide igné, lumineux, existe dans l'eau, comme il existe dans la terre, dans l'air, & dans tous les mixtes naturels; sans sa présence, la Nature entière ensevelie dans l'inaction, rentreroit dans le premier chaos,



Le volume d'Air qui entre dans les poumons de l'homme peut être de dix jusqu'à dix-sept pouces cubes par chaque inspiration; cette mesure varie en raison de la grandeur du diamètre, & de l'axe de la poitrine, l'homme consomme donc en vingt-quatre heures vingt muids d'Air par la seule respiration, & il en consomme, ou en gâte le double, c'est-à-dire quarante muids dans le même espace de temps, par les vapeurs qui sortent des pores de son corps.

Cette disproportion quelque étonnante qu'elle paroisse n'en est pas



moins positive , les preuves de cette vérité consistent d'un fait.

Dans une ligne quarrée de surface de notre peau , on découvre cent pores ; & comme la surface de la peau d'un homme de moyenne taille , est au moins de quatorze pieds quarrés ; il en résulte par le calcul , le nombre de deux milliards seize millions de pores.

L'air chassé par les poumons de l'homme ou des autres animaux , ne contient que la soixante-septième partie de la chaleur qui étoit répandue dans l'athmosphère avant l'inspiration ; en sorte que , si l'animal



retient soixante-six parties de feu de vie en aspirant l'air atmosphérique, il en retiendrait soixante-neuf fois plus en inspirant l'air déphlogistiqué (1).

Si on prenoit pour base cette

---

30. / (1) De-là vient que dans un lieu où il y a beaucoup de monde rassemblé, l'air y devient très-mal sain; parce que chacun des individus retenant les soixante-six soixante-septièmes du feu contenu dans l'air, on ne peut à la fin que cohober l'air déjà respiré, privé de son principe igné, & infiniment plus propre alors à se charger des miasmes putrides que recele toujours le *gaz animal*; la nécessité de respirer un air plus nourrissant & plus pur, est la cause du plaisir que nous ressentons, lorsqu'en sortant de ces lieux d'assemblée, nous respirons à l'air libre.



énorme disproportion pour calculer le nombre des années où pourroit atteindre un homme qui ne respireroit que dans l'air déphlogistiqué, le résultat en feroit incroyable ; mais sans se livrer tout-à-fait à un espoir presque sans bornes, & que l'imagination la plus exaltée auroit même de la peine à concevoir ; il est cependant de notoriété physique, que l'air déphlogistiqué prolonge les forces, les facultés & la vie de l'homme, d'une manière miraculeuse.

Il y a quelques années qu'on proposa la solution des deux questions suivantes.



« Quelle est la propriété par laquelle  
» quelle l'air contribue au soutien  
» de la vie animale ?

» Pourquoi après un certain  
» temps, le même air n'est-il plus  
» propre à cette fin » ?

Pour ramener cette réponse qui se trouve éparpillée dans cet Ouvrage, à un point de vue plus rapproché, on va en faire le sujet de l'article suivant.

Le feu féminal qui donne la vie au moment de la conception, est une portioncule du feu universel répandu dans le macrocosme, il n'en diffère que par sa espécification

tion



tion particulière à l'animal ; ce feu est d'une subtilité incompréhensible , & d'une action si vive & si constante qu'il se dissiperoit comme la pensée, s'il n'étoit forcé, pour ainsi dire , à se fixer dans le lieu de sa résidence , par le feu naturel qui attire sans cesse/la respiration , & /par dont il s'alimente avec abondance. C'est le temps de la jeunesse & de la force de l'âge ; mais lorsque les organes des mixtes se trouvent mal disposées ou affaiblies par accident ou par les infirmités inféparables d'un âge plus avancé , la communication du feu



de l'air avec le feu de l'animal est interceptée, l'ordre établi pour ce commerce se déränge, le feu de vie se trouvant abandonné peu-à-peu par celui de la nature générale, se dissipe insensiblement. C'est le temps de l'âge de retour & celui de la vieillesse; enfin, le moment où les restes & les débris de ce feu immortel vont se réunir à l'immensité de leur foyer, est celui de l'extinction de la vie de l'individu.

On voit par cette analyse que l'air substante la vie de l'homme jusqu'à sa mort, en même temps qu'il en est le principal & l'unique soutien, à



cause du feu vital dont il est le véhicule ; mais que lorsque l'homme court à la vieillesse , sa vie en étant alimentée en moindre quantité , doit nécessairement s'en affoiblir en raison de la diminution de l'aliment.

L'animal en respirant ne retient 66 parties sur 67 du feu de vie contenu dans l'air , que lorsqu'il est dans sa jeunesse & dans sa force ; car lorsqu'il est parvenu au plus haut degré de perfection , ou la nature a pu le pousser , à partir de ce point il commence à déchoir & à rétrograder (1), l'amas impur des résultats

---

(1) La décadence de l'homme , lorsqu'il est



des digestions , & de l'Air qu'il a respiré depuis sa naissance , interceptent alors l'action du feu de vie. Cet aimant qu'il a reçu dans le sein maternel , s'affoiblit, il perd sans discontinuité des facultés attractives que la nature lui a implanté pour

---

sur son retour , est fidèlement représentée par le tableau qu'offre la plante vers le milieu de la saison d'automne ; dans son printemps & dans son été , la tige droite & la tête altière , elle s'élève fièrement vers le Ciel , & va au-devant de l'esprit de vie , dont l'air semble la nourrir avec complaisance ; mais a-t-elle poussé son fruit jusqu'à la maturité , sa tête chenuë s'incline vers la terre , les influences vivifiques ne font plus que l'effleurer ; elle se resserre , & ne retient plus de son éclat passé , qu'une superficie aride & délabrée.



s'approprier , & spécifier en lui-même le feu vital contenu dans l'air qu'il respire ; de manière que bien loin de s'en substantier en dûe proportion , c'est-à-dire, en raison de ce qu'il perd , comme il le faisoit dans la force de son âge , il en retient au contraire de moins en moins ; de-là les fluides de l'estomac s'épaissifent , ils perdent peu-à-peu la liquidité , & les moyens digestifs , les acides s'émouffent , les obstructions , la décomposition des ses substances tournent en matière visqueuse , & le font spectorer sans cesse , l'engorgement des viscères viennent l'affail-



lir , les organes s'affoiblissent , le  
 sang s'appauvrit , se corrompt , les  
 mauvaises digestions se multiplient ,  
 les insomnies , les lassitudes , les  
 vents , tout lui annonce enfin qu'en  
 lui ses substances tendent à la coa-  
 gulation & à l'inertie ; de là vient  
 que lorsque nous sommes sur le  
 déclin de nos forces , une année fait  
 plus d'impression , de ravage & de  
 changement sur la surface de notre  
 individu , que plusieurs n'en ont pu  
 faire pendant le temps de la jeunesse.

Le cœur & l'estomac commen-  
 cent à se ressentir de la moindre  
 quantité de chaleur naturelle , les



vacuités & les inanitions qu'on y éprouve, ne tardent pas à débilitier les extrémités de notre corps, les muscles se roidissent, la peau se fillonne, les mouvements perdent leur moëlleux, ils deviennent plus foibles & plus lourds; peu-à-peu la circonférence que parcouroit en nous l'humide radical se resserre & se rétrécit, étant en moindre quantité, il doit nécessairement embrasser moins d'étendue; bientôt le feu de l'air que les poumons aspirent ne se communique plus qu'à celui qu'il rencontre dans les lieux des premières voies, & dans ceux qui



les avoifinent , c'est ce qui fait dire fouvent d'un vieillard , que s'il ne peut pas s'aider de fes membres au moins a-t-il encore le *cofre bon*.

Le principe igné tendant toujours à l'expanfibilité , & le froid au contraire à la concentration, il en réfulte une fimilitude frappante entre la glace des ans , & la glace de la terre ; celle-ci ne fe forme que par l'action du principe du froid , qui domine dans l'eau fur le principe igné ; de même dans un vieillard la glace des ans , eft le réfultat de la fupériorité des principes coagulatifs , fur la chaleur naturelle.



Le tableau d'une personne qui se trouve mal, & qui perd le sentiment, représente avec assez de ressemblance la marche & les causes de la décadence & du dépérissement progressif de notre corps matériel. Le premier signe que manifeste la personne qui éprouve cette crise, est une pâleur générale sur toute la surface, causée par l'absence du sang que le cœur a attiré de toutes les parties du corps même les plus éloignées, pour augmenter d'autant sa chaleur & ses forces, contre le mal dont il est suffoqué; mais le feu vital se trouve-t-il être le plus fort, le cœur



après sa victoire , renvoie le sang dont il n'a plus besoin , l'homme se recoloré , & revoit la lumière ; de même à proportion que le cœur & l'estomac ont besoin de chaleur , pour conserver les facultés nutritives , lorsque l'air ne leur en fournit pas en dûe quantité , ou pour mieux dire , lorsque le feu vital qui nous anime n'a pas la force de retenir , & de spécifier en mesure suffisante , celui qui est répandu dans l'Air , il est restraint à attirer celui qui réside dans nos membres qu'i trouve tout spécifié ; mais le cœur & l'estomac ne le renvoie plus , comme le



cœur renvoie le sang dans le premier tableau , parce que leur besoin augmente de jour en jour.

La diminution progressive de cet humide radical , doit être la raison du froid (1) , de l'engourdissement , & de la pesanteur que l'homme ressent dans toutes les parties éloignées du tronc , lorsqu'il a passé l'âge de son accroissement.

Ne seroit-ce pas à l'appauvrissement du feu naturel qu'on devroit

---

(1) Le froid de la terre impure de l'animal , comme la chaleur trop forte de sa terre pure , le brûle & le détruit également , mais d'une manière différente ; la chaleur en dilatant , & le froid en resserrant & en coagulant ses parties.



attribuer l'apatie , & le froid de l'ame que l'homme éprouve en vieillissant. Dans sa jeunesse il est tout de feu , tendre , compatissant , généreux , plein de zèle & d'amour , il se livre avec l'impétuosité de la flâme , aux élans que les premières impressions portent dans son cœur ; mais son feu vital vient-il à diminuer de mesure , tout change en lui en proportion , la nature à ses yeux n'a plus les mêmes rapports ; parce que n'ayant plus les mêmes moyens , elle ne lui offre plus les mêmes ressources. Le feu des passions s'éteint , les objets qui dans l'âge de jouif-



fance faisoient ses délices n'excitent plus en lui que des regrets, de l'humour, & de la jalousie ; c'est-à dire que notre ame pensante, est si intimement liée à notre ame agissante ( qui est le feu de vie ), & aux organes de notre composé, que lorsque ceux-ci baissent, & s'affoiblissent par le défaut de ce feu, les sensations de l'autre s'appesantissent & deviennent moins sensibles, moins susceptibles d'attachement, de bienfaisance, & se frappent moins de tout ce qui est du ressort de *la* tendresse, & des effusions du cœur.

C'est la suite inévitable de ce



refroidissement que le vieillard appelle , improprement cependant , prudence , raison , politique profonde ; mais on ne doit pas se faire illusion sur les effets de l'amour-propre , & convenir de bonne-foi que les qualités qu'il s'attribue sont moins le fruit de ses réflexions , qu'un foible dédommagement de son impuissance.

Si ce vieillard pouvoit rajeunir , & rétrograder jusqu'à l'époque de ses brillantes années , on est en droit de penser que ses yeux reprendroient les mêmes aspects , & les mêmes points de vue qu'autrefois , & ce qui



pendant le temps de son engourdissement , lui auroit paru raison , prudence , économie , bons sens , lui sembleroit encore comme dans le matin de son existence , tiédeur , timidité , avarice , froideur , insensibilité.

Seroit-ce une témérité de penser que si dans un âge avancé , l'homme avoit la même portion de feu de vie que celle qu'il avoit à trente ans , & qu'il lui fût possible d'en entretenir l'action & la force par un aliment journalier , il jouiroit sans interruption de toutes les facultés de cet âge , ces points de vue



seroient à - peu - près toujours les mêmes , parce qu'il seroit toujours dans l'âge de la jouissance & des plaisirs , & que l'amertume des privations , n'auroit point enervé son esprit ni aigri son caractère ; les organes de son imagination toujours abreuvés & toujours nourries par le feu céleste , seroient toujours susceptibles des mêmes efforts , & de la même sublimité. Voltaire à quatre-vingt ans auroit paru le Voltaire de la *Henriade* & de *Zaire*, & sans éprouver l'humiliation & le dépit d'une figure octogénaire , l'expérience que lui auroit



auroit acquis sa longue vie, l'auroit seulement rendu plus sage, & plus circonspect, sans émouffer la vigueur & la hardiesse de ses productions, & de son pinceau.

L'homme cherche sans cesse à s'étourdir sur son dépérissement progressif ; au lieu de mettre toute son application & toutes ses ressources à le prévenir, & à en arrêter le cours, par les moyens simples & faciles que la Nature lui présente ; il s'amuse quand il est sur son retour, à persuader aux autres qu'il est encore jeune, en se livrant à des dissipations, qui, souvent précipitent ses années.



Il semble qu'une fatalité, dont l'homme ne peut pas se distraire, subjugue les lumières de sa raison. Il ne cherche qu'à jouir; & cependant, la moindre de ses inquiétudes, semble être celle de s'occuper des moyens de prolonger sa jouissance. Sans y penser, il court à pas de géant au terme de sa carrière; mais qu'on lui propose l'attente d'une année pour la jouissance d'un objet qui doit flatter son orgueil, son ambition ou son amour, cet espace paroît à son impatience, d'une étendue illimitée; & cependant, si parvenu à sa caducité il regardoit der-



rière lui, il verroit encore sur ses talons les jeux de son adolescence.

Il paroît assez évidemment prouvé par tout ce qui précède, que le feu contenu dans l'air, & qui nous est rendu propre par le ferment de même essence, qui est individué en nous, est le principal soutien de notre vie; c'est donc en lui seul que réside l'unique & absolu moyen de prolonger nos jours.

L'air déphlogistiqué contenant soixante-neuf fois plus de ce feu céleste, que n'en contient l'air de l'atmosphère, en l'inspirant, nous devons nécessairement accroître la



durée de notre vie, en proportion de la quantité de feu vital qu'il transmet en nous.

Quand un homme n'inspireroit d'air déphlogistiqué, que huit à neuf heures par vingt-quatre, il auroit toujours acquis pendant cet intervalle, soixante-neuf fois plus de feu de vie, que n'auroit pu lui en fournir l'air commun.

Ne seroit-on pas fondé à dire, que la sage précaution de cet individu, produiroit le même bon effet que celle d'un homme, qui, devant parcourir les rues en hiver, se chaufferoit copieusement avant de s'expo-



fer au froid , pour résister plus long-temps à son impression ?

On pourroit pousser plus loin l'efficacité de ces résultats , & d'après eux , on croit être en droit d'avancer que dans toutes les maladies , où les poumons se trouvent affectés , l'inspiration de l'air déphlogistiqué pourroit devenir un remede positivement curatif. Par exemple , si la cause des fluxions de poitrine est un phlogistique allumé & surabondant , comme il y a lieu de le penser , l'aspiration de l'air déphlogistiqué , qu'on a déjà dit être si avide à se charger de phlogistique , /débarrasseroit les /- 30



poumons, par l'expiration, de la surabondance, & de la fureur de celui dont ils seroient surchargés; cette découverte & cette pratique seroient d'autant plus précieuses que les remèdes violents auxquels on est forcé de recourir dans de semblables accidens, laissent toujours des traces ineffaçables sur le tempérament de l'individu à qui ils sont administrés.

*Borelli* a prouvé qu'il n'entroit dans nos poumons que 15 pouces cubes d'air, par chaque inspiration; ce volume d'air est égal à un corps de deux pouces & demi qui auroit six faces égales, ou bien à un globe



qui auroit un peu plus de trois pouces de diamètre. Cette petite quantité d'air, est reçue & distribuée dans toutes les vésicules des poumons, dont le nombre est presque incroyable.

*Jacques Keil*, les fait monter à 1744 millions 186 mille & quinze.

*Etienne Hales*, ne donne à chaque vésicule que le diamètre d'un centième de pouce, ce qui suppose une surface immense dans l'intérieur des poumons. Ces deux Savants la portent à 21 mille 906 pouces quarrés : cette surface est à-peu-près égale à celle d'une table qui auroit 15 pieds de long sur dix de large.



Si 15 pouces d'air font reçus dans les poumons, & qu'ils en couvrent toutes les surfaces, il faut nécessairement qu'ils s'étendent au point que l'épaisseur de la colonne d'air soit égale à 15, divisé par 21906 ce qui donnera la 1460<sup>me</sup> partie d'un pouce, qui est comme la 122<sup>me</sup> partie d'une ligne.

Si l'épaisseur ou le diamètre de la colonne d'air, appliqué à chaque vésicule du poumon peut à peine être conçue par l'imagination, elle nous démontre d'un autre côté combien il importe à la conservation de cette partie essentielle de notre



composé , de multiplier les particules de baume vital que l'air lui transmet , celui-ci agit si immédiatement & si puissamment sur ce viscère vésiculeux , qu'on ne peut douter qu'en lui donnant soixante-neuf fois plus de feu vivifique que ne peut lui en fournir l'air commun, son aspiration fréquente ne devint salutaire , & même complètement curative pour toutes les poitrines foibles & délicates , qui n'ont pas assez de ressort pour étendre & pour abreuver d'air , à chaque inspiration, l'universalité des vésicules du poumon ; parce qu'indépendamment



de ce que le feu vital, contenu en bien plus grande quantité dans l'air déphlogistiqué, rend celui-ci infiniment plus expansible, l'accroissement qu'il donne à son mouvement naturel, le rend très-propre à se faire un passage dans les plus petites vésicules du poumon, & à les nourrir d'un aliment pur & vivifiant qui sans doute empêcheroit toute adhérence, & toute formation de tubercules, en maintenant les poumons dans l'état d'élasticité libre, & facile qu'exigent ses constantes fonctions.

Si comme on n'en peut pas douter le feu vital contenu dans l'air ali-



mente seul nos esprits vitaux , ne pourroit-on pas également assurer que l'aspiration de l'air déphlogistiqué , deviendrait un moyen curatif contre toutes les espèces de maladies de nerfs (1) ?

De là que le feu central des corps, c'est-à-dire , le sujet de la vie , & le feu céleste ont une origine commune, & tiennent à la même racine, ne seroit-il pas raisonnable de penser que l'aspiration fréquente de l'Air déphlogistiqué , pourroit devenir très-

---

(1) Les esprits vitaux des animaux , sont créés & nourris de la très-pure substance de l'air . . . *Cosmop. Traité du Soufre* , Chap. 4.



favorable à la conception , & peut-être plus sensiblement encore à former désormais des hommes aussi robustes qu'intelligens, par l'exhubérance du feu vital que leur auroient transmis les auteurs de leurs jours ? ne pourroit-on pas encore inférer de la force transmise au fœtus dans le sein de la mere , la délivrance de celle-ci plus facile , & moins laborieuse ?

La nature comme l'art a sa manière de déphlogistiquer l'air ; mais moins privilégiée que lui , son opération est restreinte à des moments fixes & déterminés ; au lieu que



l'homme peut, à son gré, l'effectuer sans cesse.

L'air n'est chargé de substances phlogistiques, que dans l'étendue de l'atmosphère, parce qu'elles ne proviennent que de la terre, d'où elles sont enlevées par l'attraction du soleil, & répandues dans l'air.

Le matin, avant que les rayons n'aient frappé l'horison, & acquis une certaine force, l'air ne contient pas encore de phlogistique.

Au moment qui succède à un orage, l'air en est également débarrassé; parce que la pluie l'entraîne & le précipite avec elle.



Au-deffus de l'athmosphère, les nuages font l'effet du nitre fondu; l'air, en les traversant, s'y dépouille du phlogistique (1), qui, ou s'y condense, s'y corporifie & s'y enflamme par le mouvement & le choc des nuages, & y devient la cause & la substance des tonnerres & des éclairs (2); ou tenant infini-

---

(1) C'est à la pureté de l'air déphlogistiqué qu'on respire au-deffus des nuages, que les Navigateurs aériens doivent attribuer en grande partie, les ravissements qu'ils y ont éprouvé.

(2) Ce doit être la raison de ~~son~~ analogie, avec le fluide électrique qu'on a déjà supposé n'être qu'un dérivé du phlogistique universel. Cette analogie incontestable, nous prouve combien peu tous les fluides factices doivent en avoir



ment plus du feu central que du feu éthéréen , avec lequel il n'a point de rapport immédiat , s'en détache fans peine , pour s'en retourner à son terrestre élément , & y remplir auprès de l'archée du globe , comme auprès de celle de tous les mixtes , la place & le devoir que lui a imposé la Nature.

Les humains n'auroient pas à se plaindre des bouleversements qu'il cause dans l'un & dans l'autre , si ,

---

avec le fluide lumineux qui est le sujet de la vie de toute la nature , qui ne peut être analogue qu'à lui-même , ou au feu central des corps qui en est l'unique dérivé.



ne devant être que l'aliment (1) du feu central, il n'en devenoit souvent en quelque manière, le meurtrier & le tombeau.

---

+ (1) Le fluide vital de l'air s'individue à celui de l'archée, & devient lui-même. Ce n'est que par lui que notre ame agissante peut être alimentée ; (& s'il est permis de se servir d'une semblable comparaison), le phlogistique n'est l'aliment du feu qui constitue la vie animale, que comme les couleurs le deviennent du pinceau, sans qu'elles puissent jamais être pinceau ; si l'interposition des couleurs est indispensablement nécessaire pour rendre aux yeux les figures que trace le pinceau, de même le feu de la vie ne peut être rendu sensible que par le phlogistique, qui, comme l'empreinte d'un modèle, est sa matière la plus immédiate, la plus proche, & celle dont il ne peut être séparé que par la mort du mixte.



Les effets de l'air déphlogistiqué, nous portent d'une manière bien naturelle, à penser que s'il étoit possible de corporifier & de rendre

---

Le phlogistique paroît être au feu central, + ce qu'est l'air au feu céleste; l'un & l'autre ne sont que les agents, les canaux de communication, les porteurs, les moyens médians, les véhicules, les enveloppes des deux substances vivifiques.

Quoiqu'il paroisse impossible d'imaginer un air sans feu vital, ni un phlogistique sans feu + central; il n'en ait pas moins vrai cependant, qu'ils diffèrent essentiellement l'un de l'autre, en ce que l'air ne peut être vicié ni devenir mortel, que par des causes qui lui sont hétérogènes; au lieu que le phlogistique, indépendamment de ce qu'il le peut être par les mêmes causes, le devient aussi très-souvent par sa trop grande abondance.



fenfible le fluide vivifiant qu'il contient , on auroit très-certainement trouvé la panacée univerfelle, dont les Philofophes hémétiques nous ont décrit la puiffance, les vertus, & les merveilleux effets.

Il n'est pas permis de douter que ce feu de nature qui eft par-tout, & qui anime tout, ne doive fe rencontrer plus abondamment , & d'une plus facile extraction, dans un fujet que dans un autre.

Les fels, par exemple, doivent en contenir en quantité, puisqu'ils préfervent de corruption, & même d'ignition les vertus prolifiques des



semences dans lesquels elles se trouvent implantées (1).

---

(1) L'expérience nous prouve la réalité de ce phénomène. A l'aide d'un microscope, on voit naître des semences animales ou végétales infusées ou macérées dans de l'eau, un très-grand nombre d'animalcules; on remarque que la plus grande ébullition, bien loin d'en diminuer le nombre, ne fait au contraire que l'augmenter. Mais ce qui est le plus incroyable dans ce phénomène, c'est que si l'on torréfie & que l'on pulvérise des fèves, des pois, des haricots, &c. qu'on les réduise même en charbon en les passant au feu de réverbère, & qu'après cette opération on les mette infuser dans de l'eau bouillante, on est agréablement surpris de voir que ces petits animalcules y paroissent toujours avec la même fécondité, ce qui prouve que l'action du feu, même le plus vif, ne peut affoiblir ni diminuer le principe de végétation qui réside dans les sels dans lesquels la Nature bienfai-



La *rosée*, le *nostoc*, le *flos-cæli*, doivent nécessairement contenir une abondance beaucoup plus frappante encore de ce fluide lumineux ; puisque leur présence, non - seulement annonce la déphlogistification de l'air ; mais ils paroissent encore en être un produit, une émanation réelle & palpable.

Le matin au lever de l'aurore ,

---

sante l'a enclos comme dans une forteresse inexpugnable & indestructible.

Comment se pourroit-il en effet, que le feu féminal concentré dans les sels, & qui dans la plante est l'attractif du feu universel, comme étant son semblable, peut être détruit par le feu élémentaire, qui est infiniment moins divisible, moins pénétrant & moins puissant que lui ?



comme au moment qui succède à un orage, l'air est plus pur, plus dégagé des parties hétérogènes de l'atmosphère. La liberté & la sensualité de la respiration, le gonflement délicieux des poumons, nous prouvent alors d'une manière bien naturelle que dans ces moments là, nous aspirons le sujet de la vie, & celui de notre conservation plus abondamment que dans tout autre moment.

C'est la cause de la sérénité secrète dont notre ame agissante s'enivre avec tant de suavité, l'épanouissement & la contemplation tendre



& respectueuse dans laquelle le physique entraîne toujours le moral, est un hommage, & une action de grace que nous rendons à la bien-faisante Nature au moment où elle nous ouvre son sein maternel.

S'il est vrai, comme l'affurent tous les adeptes, que la connoissance de la matière de leur œuvre, & les manipulations qu'elle exige ont été moins la récompense de leurs réflexions, & de leurs travaux qu'une inspiration toute particulière de la Divinité, on est fondé à présumer que ce qu'ils ont pris pour une révélation mystérieuse, n'a été autre



chose que l'effet naturel que produit ce moment délicieux sur tous les êtres. Le recueillement , & une profonde méditation leur en a fait pénétrer les causes. Un travail raisonné & assidu sur les matières qui leur ont paru être le fruit du développement & de la pureté des influences bénignes des éléments, dans ces moments privilégiés, les a conduits par une voie droite & naturelle, de conséquence en conséquence, de résultat en résultat, à la parfaite connoissance de leur panacée universelle.

On seroit tenté d'affurer que qui-



conque travaillera sur ces matières, s'il prend pour guide les opérations que la nature effectue journellement sous ses yeux, n'aura pas lieu de s'en plaindre.

S'il est fâcheux que jusqu'à présent cette sublime recherche, ait été honteusement reléguée chez une certaine classe d'hommes, qui n'ont pas la plus légère teinture de la Physique ni de la Chymie, & à qui une imagination exaltée & effervescente, a tenu lieu de science & de talent; il est plus fâcheux encore que l'aveuglement, & la prévention trop opiniâtre y ait attaché un ridicule si



général , & si outré que ceux qui s'en occupent avec plus de connoissance des principes , & des moyens qui pourroient y conduire , sont obligés de se cacher pour ne pas se couvrir de l'espèce d'opprobre , qu'ont justement encouru les individus ignorants qu'on désigne sous le nom de souffleurs.

Pourquoi les Savants de nos jours rougiroient-ils de déchirer ce voile pernicieux , en s'en occupant eux-mêmes ouvertement ; feroit-ce dans la crainte de faire de vains efforts ? Les exemples récents des découvertes presque incroyables , faites



dans la Physique & dans la Chymie, feroient cependant bien propres à encourager leur entreprise , avec un espoir d'autant mieux fondé que la découverte des différents airs , de leurs diverses qualités, & sur-tout celle des effets positifs que produit l'air déphlogistiqué sur les animaux, doit être considérée par les hommes de bonne-foi , comme un commencement de preuve de la possibilité d'accroître le sujet de la vie , & d'en prolonger la durée.

Ce véhicule plein de lumière devroit , ce me semble , être assez puissant pour stimuler nos bons



Physiciens, & nos habiles Chymistes  
à pousser cette découverte plus loin,  
& à la rendre plus universellement  
utile.

Si je connoissois des moyens plus  
assurés, plus droits, & plus vrais  
que ceux où peuvent conduire les  
travaux faits sur la *rosée*, le *nostoc*,  
ou le *flos-cæli* (1), qui, j'ose assurer  
positivement, sont remplis de ce feu  
vivifiant qui anime toute la nature;

---

(1) Lorsque dans un pays de vignoble, on  
veut donner au vin une force, un feu qu'il n'a  
pas naturellement; on cueille le raisin avant le  
soleil levé, pendant qu'il est couvert de rosée,  
on le pétrit aussi-tôt. Le vin qui en résulte est si  
violent, qu'il n'est pas de vase qui puisse le con-



si mes expériences me permettoient de former sur ce point le doute le plus léger, je n'aurois point écrit; si je soupçonnois qu'il fût possible, avec des lumières & de la bonne-foi, de trouver des matières équivalentes en vertu, je les indiquerois avec d'autant plus de cordialité, que l'unique but que je me propose, dans la publication de cet opuscule, n'est autre que celui d'exciter l'émulation

---

tenir, excepté qu'il ne soit très-fortement cerclé en fer.

Ce fait ne doit-il pas être considéré comme une preuve certaine du feu que contient la rosée?



des Savants , à développer une science transcendante , qui , avec la certitude des matières , ne demande qu'à être traitée par des mains habiles & patientes , pour devenir aussi constante dans ses principes qu'invariable dans ses effets , & dont tous les résultats portent sur le bien être de l'humanité.

Il est à desirer que la connoissance de cet arcane miraculeux soit réservée à la gloire du regne de notre auguste Monarque.

« Dieu a créé de la terre une  
» médecine souveraine que l'homme  
» sage ne méprisera point pour



» la fanté, & pour la prolongation  
» de ses jours ». *Eccles. c. 38. v. 4.*

« Celui qui la trouvera augmen-  
» tera les forces du corps & les  
» graces du visage; elle donnera au  
» front une couronne brillante, son  
» fruit préservera le sage de toute  
» maladie, & multipliera les années  
» de sa vie, parce qu'elle est sa  
» propre vie ». *Prov. ch. 4. v. 9.*  
10. 11. 13.

F. D. B. G. D. L. G. F. D. F.

F I N.







Suite de la Note

froids cette intrusion pourroit également devenir dangereuse; parce -  
- qu'il seroit impossible au Magnétisant de savoir la juste mesure de la quantité du fluide phlogistique qu'il faudroit leur administrer. et en outre passant les besoins de la Nature, il pourroit -  
- exposer les malades à des accidents dont les suites, inévitablement deviendroient mortelles.

il n'a lieu de croire que le phlogistique ou la substance sulphureuse qui -  
- se chape, et qui s'évapore des corps -  
- est la cause de tous les effets magné-  
- tiques.

lorsqu'on a vainanté trois ou quatre fois une tourpille, l'on peut la toucher -  
- impunément. après l'opération on trouve sur la surface de l'aimant, une prodigieuse quantité de petites particules ferrugineuses qui ne sont autre chose que les parties



les plus sublimes de la substance sulphu-  
reuse de laimonant, et de la torpille a la  
coagulation desquelles le contact de l'un  
et de l'autre ont suffi; Mais  
avec laquelle le sujet de la vie des  
animaux a si peu de rapport, et si peu  
d'analogie immédiate, que la torpille  
quoiqu'elle soit privée de sa vertu Mal faisant  
par l'attraction d'une substance, en  
quelque sorte, hétérogène a celle  
qu'elle a perdue, n'en jouit pas  
moins, cependant d'une santé  
parfaite.

Le fluide Magnétique n'est donc pas le  
fluide <sup>vital</sup> lumineux universel, qui anime toute  
la Nature

pour redonner a la torpille sa vertu électrique on  
n'a qu'à jeter de la limaille de fer dans l'eau, ou  
elle est, comme pour redonner au fer qui a été  
calciné la faculté d'être attiré par l'aimant  
il faut le recalciner avec un phlogistique, soit  
le soufre, soit le charbon. &c. &c.

Le fluide Magnétique n'est donc qu'un  
phlogistique.











